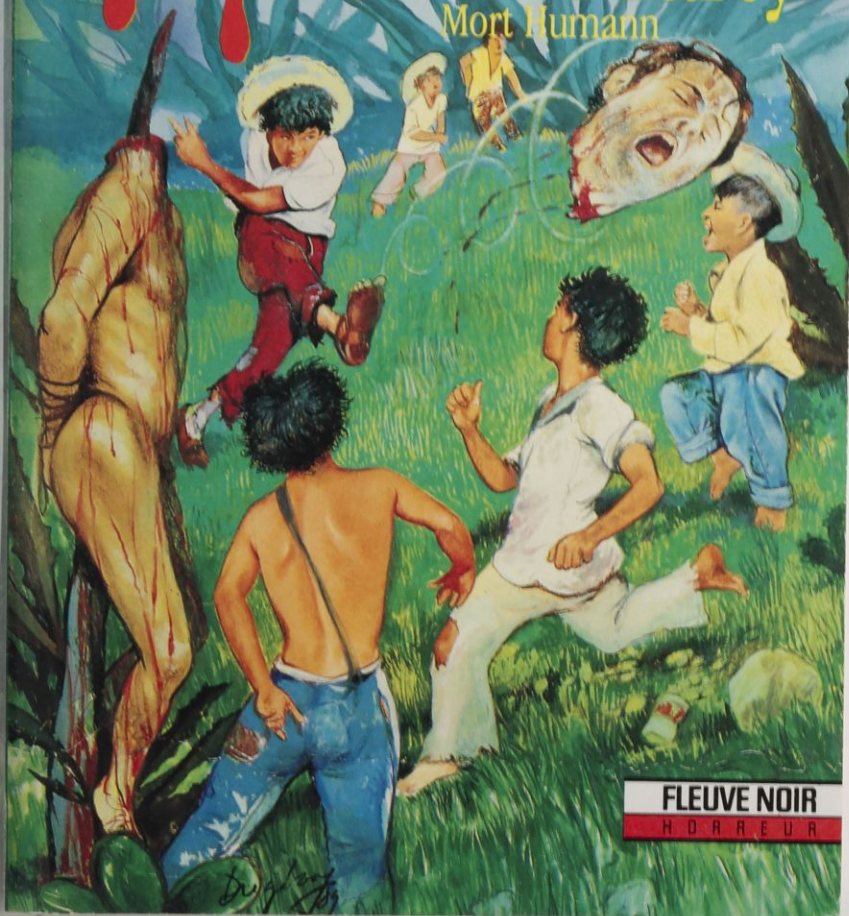


ÉI. 8° Y

1h737
(10h)

GORE

Horrific Party
Mort Humann



FLEUVE NOIR
HORREUR

823 / 771450

Collection dirigée par
Juliette RAABE et Alain GARSALT

EL 804
14737
(104)

Collection dirigée par
Fabrice RAARE et Alain GARRAUD

HORRIFIC PARTY

DÉJÀ PARUS
DANS LA MÊME COLLECTION

- | | |
|--|--|
| 45. <i>Le manoir des tortures</i> | R. L. FANTHORPE |
| 46. <i>Le crâne infernal</i> | Shaun HUTSON |
| 47. <i>L'effroi surgi des mers</i> | Edward JARVIS |
| 48. <i>L'état des plaies</i> | CORSÉLIEN |
| 49. <i>La cave aux atrocités</i> | Richard LAYMON |
| 50. <i>Hurlements</i> | Gary BRANDNER |
| 51. <i>Ombres effroyables</i> | Shaun HUTSON |
| 52. <i>Horreur à Maldoro</i> | Éric VERTEUIL |
| 53. <i>Horreur mentales</i> | Bruce JONES |
| 54. <i>Terminus sanglant</i> | Michel HONAKER |
| 55. <i>Terreur rampante</i> | Peter TREMAYNE |
| 56. <i>Skin Killer</i> | NÉCRORIAN |
| 57. <i>Le lac d'épouvante</i> | John LUTZ |
| 58. <i>La galerie des horreurs</i> | Patrice LAMARE |
| 59. <i>Aux chiens écrasés</i> | Pierre PELOT |
| 60. <i>Musée des horreurs</i> | S.K. SHELDON |
| 61. <i>Bruit crissant du rasoir sur les os</i> | CORSÉLIEN |
| 62. <i>Grand-Guignol 36-38</i> | Kurt STEINER |
| 63. <i>Inquisition</i> | NÉCRORIAN |
| 64. <i>Neige d'enfer</i> | Norbert George MOUNT |
| 65. <i>Hurlements n° 2</i> | Gary BRANDNER |
| 66. <i>La mort noire</i> | Christian VILA |
| 67. <i>Vrilles!</i> | Simon Ian CHILDER |
| 68. <i>Grillades au feu de bois</i> | Éric VERTEUIL |
| 69. <i>Cauchemar qui tue</i> | Lewis MALLORY |
| 70. <i>Immolations n° 2</i> | Th BATAILLE, S. CORGIAT
et B. LECIGNE |
| 71. <i>Les fouilles de la peur</i> | Shaun HUTSON |
| 72. <i>La mort invisible</i> | Richard LAYMON |
| 73. <i>Les portes de l'effroi</i> | Lewis MALLORY |
| 74. <i>La massacreuse</i> | AXELMAN |
| 75. <i>Monstres sur commande</i> | Éric VERTEUIL |
| 76. <i>Brasiers humains</i> | James BLACKSTONE |
| 77. <i>L'immonde invasion</i> | Harry Adam KNIGHT |
| 78. <i>Rêve de chair</i> | J. BARBERI et E. JOUANNE |
| 79. <i>Zéro heure</i> | John RUSSO |
| 80. <i>À la recherche des corps perdus</i> | Éric VERTEUIL |
| 81. <i>La fête du sang</i> | Richard LAYMON |
| 82. <i>Retour au bal, à Dalstein</i> | CORSÉLIEN |
| 83. <i>Extermination</i> | André CAROFF |
| 84. <i>Hurlements n° 3</i> | Gary BRANDNER |
| 85. <i>Comme une odeur de mort</i> | Jean-Pierre ANDREVON |
| 86. <i>L'éventreur</i> | William DOBSON |
| 87. <i>Les horreurs de Sophie</i> | Éric VERTEUIL |
| 88. <i>La maison de la bête</i> | Richard LAYMON |
| 89. <i>Aux morsures millénaires</i> | AXELMAN |
| 90. <i>Sanguinaire engrenage</i> | Stephan ANDERSON |
| 91. <i>Blood-Sex n° 2 (Bayou)</i> | NÉCRORIAN |
| 92. <i>Sabat n° 1</i> | Guy N. SMITH |
| 93. <i>Décharges</i> | Jean VILUBER |
| 94. <i>Cadavres laqués, sévices gratuits</i> | Reg SARDANTI |
| 95. <i>Guillotine!</i> | Céline W. BARNEY |
| 96. <i>La mort putride</i> | FETIDUS |
| 97. <i>Fantôme de feu</i> | Mort HUMANN |
| 98. <i>Les charmes de l'horreur</i> | Éric VERTEUIL |
| 99. <i>Camping sauvage</i> | Gilles BERGAL |
| 100. <i>La cervelle contre les murs</i> | Brain SPLASH |
| 101. <i>Néophyte</i> | Guy N. SMITH |
| 102. <i>Morte chair</i> | Gilles SANTINI |

MORT HUMANN

HORRIFIC PARTY

COLLECTION GORE

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - Paris VI^e

DL-31 121989-36363



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéas 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1989, Éditions Fleuve Noir, Paris.

ISBN 2-265-04229-0
ISSN 0764-602X

CHAPITRE PREMIER

Dehors, deux douzaines de gosses jouaient au football avec une boîte de conserve en poussant des hurlements hystériques.

Dedans, Arthur Rash suait à grosses gouttes devant un verre de whisky dont la glace avait fondu depuis longtemps et qu'il n'avait pas envie de boire.

Dehors, c'était la place centrale de Chignahuapan, un village pourri d'un pays pourri.

Dedans, c'était la salle de l'unique auberge dudit village, murs en torchis, ventilateurs en panne, cafards sur tous les meubles, odeur de pipi.

Naturellement, le whisky était imbuvable. Même la glace avait un goût de rance, à croire qu'elle provenait d'une fosse d'aisance miraculeusement congelée par le curé du coin grâce à deux *Pater* et trois *Je vous salue, Marie*.

Des affiches défraîchies indiquaient que le pape était venu dans la région. Pas fou, il était reparti.

Gagner son fric n'est jamais chose facile. Le gagner à Chignahuapan ne relevait pas du sacerdoce mais, carrément, du sacrifice.

Oui... Ça, c'était du Arthur Rash tout cuit. Son job, à lui, c'était l'humour bête, généralement porno, pas forcément de première main. Il y réussissait assez bien et on le payait assez mal afin de respecter l'équilibre de la justice.

Il avait un vice: la conscience professionnelle. Pour situer le cadre de ses histoires hilarantes, il tenait pour indispensable de visiter personnellement le lieu où il ferait comiquement mourir les futurs personnages de ses futures élucubrations. Cela le conduisait dans des endroits impossibles où même un rat dégénéré aurait refusé de laisser traîner sa queue.

Chignahuapan était un de ces endroits-là.

Il n'avait pas fait son choix au hasard. Il avait ouvert son atlas à la page du Mexique parce qu'il désirait un pays pittoresque haut en couleur, c'est-à-dire où l'on est cent fois plus mal que chez soi. Chignahuapan lui avait sauté aux yeux. Tout de suite, il avait été séduit. N'importe qui se rendant à Chignahuapan, avait-il pensé, ne pouvait avoir que des embêtements sanglants.

C'était bien pensé.

D'abord, il fallait y arriver. Le pape, lui, n'avait pas fait l'effort. Il s'était posé à Puebla, la ville voisine et, à l'abri des microbes dans sa bulle blindée, il s'était aventuré sur l'avenue Calzada Ignacio Zaragoza, avait insisté jusqu'à Netzahualcoyotl et fini à Huejotzingo. Là, avec force bénédictions — soi-disant à l'intention des foules venues l'adorer, en réalité pour lui-même —, il avait repris le chemin de l'aéroport, renonçant à Chalchicomula et à Nahcampa-tepetl pourtant inscrits à son

programme. Arthur Rash avait continué sans aide de la foi, seulement conduit par le goût du travail bien fait, et, aussi, par le «train».

Entre guillemets, le «train».

En réalité, quelque chose d'innommable et pourtant curieusement nommé *el tren* en dialecte local, lancé à l'assaut de la montagne dans des conditions qui auraient poussé une chèvre à se syndiquer farouchement : quarante «points», quatre-vingts «tunnels», des précipices à décrocher cœurs et bretelles, des descentes à tombeau ouvert où l'unique façon de freiner possible est d'atteindre la côte d'en face en priant.

Arthur Rash était vert. Dans un tel décor, il n'avait aucun mal à inventer pour ses personnages des aventures abominables. D'autant qu'à la *estación del ferrocarril*, il n'était pas au bout de son chemin. Pour atteindre Chignahuapan, il lui restait une quarantaine de kilomètres à parcourir dans un «bus» en compagnie de poules, de cabris, d'un cochon, d'épices fort odorantes et d'une cinquantaine d'autochtones dont une moitié terriblement mâles et burinés, tous métis et porteurs, pendouillant entre leurs jambes comme un second sexe, d'un énorme revolver. Sur-le-champ, il imagina une douce héroïne odieusement violentée par ces machos épouvantables. Un délice.

Enfin, c'était Chignahuapan et la place torride pleine de poussière où les gosses jouaient pieds nus au football avec une vieille boîte de conserve. En plus, il détestait le football. Comble de bonheur, on ne retrouva pas le sac dans lequel il transportait la totalité de ses affaires et son portefeuille disparut

dès le lendemain de son installation à l'auberge. Sans dollars, sans cartes de crédit d'ailleurs inutiles à Chignahuapan autant qu'en enfer, il ne lui restait plus qu'à téléphoner à Miami où il résidait habituellement pour implorer son éditeur de lui envoyer quelques subsides. Car il y avait le téléphone à Chignahuapan. Mais il ne marchait pas. Du moins, pas tout le temps. Et, en attendant que le ciel veuille se montrer clément dans une région où le pape avait préféré s'abstenir, il avait tout loisir pour s'emplir la tête des matériaux dont il tirerait profit dès son retour chez lui.

A cette récolte, d'ordinaire, il consacrait trois jours. Constitué de telle manière qu'il s'imbibait comme une éponge du milieu dans lequel il baignait, ce délai lui suffisait pour macérer un jus dont il emplissait deux cents pages sans effort. Il n'avait qu'à se presser les méninges comme une fermière les pis d'une vache. Trois jours, pas plus. A Chignahuapan, il en était au cinquième et il trouvait le temps long. Dehors, les gosses jouaient atrocement au football; dedans, les ventilateurs restaient obstinément en panne; il détestait suer à grosses gouttes; il haïssait les cafards; et le whisky avait un goût et une odeur de hareng mariné.

Cependant, il avait une chance folle: la *dueña*, la patronne de l'auberge, consentait à le garder et lui faire crédit jusqu'à ce que Silly Mark, son éditeur de Miami, lui envoie des dollars, ce qui ne pouvait tarder. Il fallait que le téléphone fonctionne, que S.M. expédie un mandat international à la poste de Puebla et que le facteur le porte à Chignahuapan lors de sa tournée bimestrielle. Une misère.

Il était 15 heures 37, heure locale, lorsque Arthur Rash prit une forte résolution : puisqu'il ne pouvait momentanément quitter Chignahuapan, il y resterait ! Mieux, il s'y installerait. Donc, il y travaillerait. Dans son triplex climatisé de Miami, il composait ses petites âneries à l'aide d'un ordinateur. *Never mind!* La *dueña* allait lui trouver du papier et un crayon. Du papier chiotte s'il n'en existait pas d'autre.

S'il n'avait pas de crayon, il écrirait avec son sang. Des condamnés à mort démunis avaient transmis d'inoubliables dernières volontés à leur famille de cette manière. Pourquoi pas lui !

— *Oiga, dueña!*... hurla-t-il, ce qui dans son esprit signifiait : « Holà ! aubergiste ! » et, supposait-il, également dans l'esprit de ladite aubergiste.

Supposition exacte puisqu'elle parut dans la première demi-heure qui suivit. Elle était petite, grasse, vieille, ridée et suffisamment aimable.

— *Buenas tardes*, dit-elle.

— *Buenas tardes*, répondit-il.

Après quoi, dans la langue du pays, car, comme le pape, il parlait plusieurs dialectes indigènes, il énuméra ses désirs : du papier, un crayon, une table avec quatre pieds pour écrire, une chaise avec quatre pieds pour s'asseoir, un ventilateur en état de marche pour s'éviter de suer trop ; à défaut, la pièce la plus fraîche possible, aérée de préférence, avec un minimum de cafards — il haïssait vraiment les cafards ! — et aussi, là, il la suppliait à genoux : *du côté de l'auberge ne donnant pas sur la place à cause des gosses qui jouaient au football!* Parce que, plus que les cafards, il haïssait le football même quand le ballon n'était qu'une vieille boîte de conserve.

— *Si*, fit-elle, indiquant ainsi qu'elle avait tout compris.

Ils'enthousiasma :

— Et enlevez-moi ce whisky de hareng mariné. Je veux de la tequila !

— *Si*, fit-elle.

Elle l'avertit de ce que cela coûterait pour la chaise, pour la table, pour la fraîcheur, pour les cafards, pour le football, en plus, naturellement, du prix de la pension sur lequel ils étaient déjà d'accord. En pesos, le chiffre fut astronomique. Converti en dollars U.S., cela faisait plus cher que le plus chic *palacio* de Mexico.

— Pour la durée du séjour ? s'assura-t-il, pour la forme.

— *La semana*, répliqua-t-elle.

Ah bon ! Ah bien. « Bah ! C'est Silly Mark qui paiera, se dit-il. C'est pour lui que je prends tous ces risques, après tout. »

Pour cette somme, elle garantissait les quatre pieds de la chaise et de la table mais pas qu'ils fussent de la même longueur.

— Je mettrai des cales, admit-il, désinvolte.

Pour le papier, elle allait voir. Elle n'était pas sûre qu'il y en eût à Chignahuapan. Un crayon non plus. Avec suspicion, elle voulut qu'il révèle pour quoi c'était faire.

— Pour écrire, avoua-t-il.

Elle devait savoir que des gens écrivaient ? C'était justement son cas, des histoires très bêtes dont Silly Mark faisait son miel et dont il vivait misérablement dans son triplex à Miami. Tout le monde n'avait pas la chance d'être *dueña* à Chignahuapan !

Elle en convint, jeta le whisky dans une poubelle, le verre avec, comme s'il ne pouvait plus resservir, et lui versa dix centimètres de tequila dans un autre qu'elle nettoya en passant son doigt à l'intérieur.

— *Ole!* cria-t-il après l'avoir vidé d'un trait.

Elle le remplit de nouveau et poussa vers lui une soucoupe contenant des petits morceaux racornis d'il ne savait quoi en guise d'olives ou de gâteaux d'apéritifs.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il en avançant la main pour se servir.

— *Peyotl*, fit-elle laconiquement.

C'était affreusement amer. Il fit la grimace et reposa le morceau dans lequel il avait juste imprimé ses dents.

— Si. Mange, ordonna-t-elle.

Il obéit pour lui être agréable. Ce n'était pas seulement amer, c'était poussiéreux comme une très vieille olive qui aurait longtemps traîné dans le sable.

— *Esta bueno*, assura-t-il en dissimulant de son mieux sa méfiance. Qu'est-ce que c'est que le *peyotl*? Un fruit sec?

Il espéra qu'il ne s'agissait pas d'un insecte desséché de la famille des cafards.

— Cactus, répondit-elle. Pousse dans le désert. Très bon pour toi.

Arthur Rash sentit ses mâchoires se paralyser. Un cactus ! Qui poussait dans le désert ! C'était la raison pour laquelle il y trouvait un goût de sable.... Oui, bon. C'était une plante, après tout, une sorte de légume comme le radis ou la carotte. Il fallait s'y habituer, voilà tout ! C'était mieux que des mouches à ... ou des vers !

— *Esta bueno*, répéta-t-il, presque sincère par comparaison avec ce qui aurait pu être pire.

Il reprit un morceau qu'il mâchouilla avec davantage de conviction. Il s'aperçut qu'il avait soif et que son verre était vide.

— Encore *tequila*, *por favor*, demanda-t-il, optant pour le petit-nègre espagnol puisqu'elle s'exprimait de cette manière.

Elle posa la bouteille devant lui. Il se servit lui-même et reprit un petit morceau de peyotl sans qu'elle le lui propose. Non seulement il s'y faisait mais, avec l'habitude, le goût devenait agréable.

— Toi avoir enlevé les épines, j'espère! lança-t-il.

Il éclata d'un rire qui lui résonna dans la tête comme des cymbales.

— *Si*, fit-elle. Ce cactus-là, jamais d'épines.

Domage. Elles auraient servi de cure-dents! Parce que, du sable, il en restait. Il s'en coinçait plein les gencives. Pour le faire couler, il se versa une troisième ration de *tequila*.

— Toi, bien. Toi, venir voir maintenant, décida-t-elle.

Il hurla sans raison :

— Oui! Moi, bien. Moi venir voir maintenant. Toi montrer le chemin.

Elle partit devant, large comme une vache, à peine plus haute. Derrière elle, il s'étonna :

— Pourquoi je crie comme ça, moi?

— *Peyotl*, dit-elle sans se retourner. Cactus bon pour moral.

— Bon pour moral, hein? clama-t-il. C'est bien, ça!

Il reluqua la croupe de bovidé qu'elle dandinait lourdement sous son regard. Il résista le temps qu'il leur fallut pour traverser la salle. Dans le couloir qui faisait suite, il n'y tint plus: il avança la main et lui pétrit un cuissot.

Elle se retourna, leva la tête pour le regarder. Quarante centimètres plus haut, il balançait la sienne d'avant en arrière, l'air satisfait.

— Toi, pas toucher cul, articula-t-elle.

— Si. Moi, toucher cul, rétorqua-t-il.

Il rigola, pas du tout inquiet de ce qui allait suivre, plutôt satisfait. Elle était moche, vieille, ridée, et il lui toucherait le cul tant qu'il lui plairait. Du reste, elle n'était pas si vieille, ni si moche, ni si ridée que ça. Il n'avait jamais rien eu contre les grasses.

— Là! confirma-t-il afin de marquer qu'il ferait comme il voulait, pas autrement.

Elle haussa les épaules et repartit. Aussitôt, il lui remit la main aux fesses. Elle ne daigna pas s'en apercevoir.

— Hé, hé! gloussa-t-il. Non mais...

Il payait assez cher pour que le personnel ait quelque complaisance avec lui, fût-ce la *dueña*.

Il ne la lâcha que lorsqu'elle descendit un escalier. Avec les trois marches d'écart qu'il fut obligé de laisser entre eux, sa nuque lui arrivait aux genoux.

Il crut qu'elle le conduisait à la cave.

— On va où? clama-t-il.

— Côté place où pas football, dit-elle.

Aux anges, il approuva bruyamment.

— *Esta bueno!* Si aller côté place où pas football, *esta* très très *bueno!* Pas cafards non plus, *esta* encore plus *bueno!* *Me comprender?* Est-ce que tu me comprends, grosse vache?

Elle approuva à son tour. *Comprendo...* Elle le conduisit dans une pièce qui se trouvait au rez-de-chaussée bien qu'un étage plus bas que la salle, en raison de la pente du terrain. Elle était encombrée d'un bric-à-brac infâme. Un cochon s'y trouvait consigné dans un angle à l'aide de deux planches. Des poules réussirent à s'échapper dès qu'elle eut ouvert une porte donnant sur la montagne. Il n'y avait pas d'autre ouverture. A cause des murs épais, il y faisait presque frais.

Il avisa un tas de paille jetée sur le sol, s'informa :

— C'est là que je dormirai ?

— Si tu veux, dit-elle.

Tandis qu'il clignait des yeux pour s'habituer à la pénombre, elle égreua les avantages du lieu :

— Le cochon, il mange les cafards. Ils ne sont pas fous : ils ne viennent pas.

— Comme le pape, dit-il.

Elle ne fit pas de commentaire et continua :

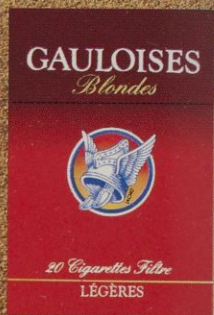
— Il y a toujours un vent frais qui vient de la montagne. Pour l'avoir, il suffit de laisser la porte ouverte. Il n'y pas besoin de ventilateur. Il y a une table, là. Il faut seulement la débarrasser de ce qu'il y a dessus.

Il l'aida à la soulever par un bout pour faire tomber par terre ce qui l'encombrait.

— Parfait ! s'exclama-t-il, ravi.

L'un des quatres pieds boitait. Lorsqu'elle se baissa pour y glisser un caillou plat, il contempla, songeur, l'énorme derrière. Il résista à la tentation de l'empoigner. Lorsqu'elle se redressa, il s'était violemment empourpré. Il beugla :

— Qu'est-ce que je vais être bien ici ! Sauf que...



Arthur entreprit de procéder à la greffe. **Tenant à deux mains le manche à balai, il l'enfonça dans la trachée avec un "han" sonore.** Il constata alors qu'il ne restait malheureusement plus assez de longueur pour enficher la tête à l'autre bout.

52652.5

ISBN 2-265-04229-3



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

